

Michel ZINK
de l'Académie française

LA PRÉDICATION EN LANGUE ROMANE

avant 1300



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

« Il sunt mainte gent qui ja ne vorroient oïr de Deu parler (...) et plus volentirs oroit tos tens parler des batailhes Rolant et Olivier qu'il ne feroit de Nostre Seigneur Jhesu Crist » (1). Les romanistes, semblables aux chrétiens frivoles dénoncés par ce prédicateur du XIII^e siècle, lisent plus volontiers les chansons de geste que les sermons médiévaux. Ils ont bien raison. L'abbé cistercien qui, aux dires de Césaire de Heisterbach, voyant somnoler son auditoire, le réveilla en prononçant le nom du roi Arthur (2), n'ignorait pas, et put mesurer une fois de plus, que la séduction exercée par la matière de Bretagne dépassait infiniment celle de ses pieuses exhortations. Il s'en indigna, que pouvait-il faire d'autre ? Mais nulle obligation professionnelle, nul souci du salut de son âme, du moins par cette voie-là, ne peuvent contraindre un médiéviste d'aujourd'hui à lire des sermons plutôt que des chansons de geste, des romans bretons ou des chansons courtoises. C'est pourtant à des sermons médiévaux qu'est consacrée cette étude. Non pas même à cette prédication savante en latin, où les plus grands esprits de l'époque exposaient les progrès de la spéculation théologique dans le chatolement d'une rhétorique subtile, et qui était suivie avec passion. Il ne s'agira ici que de la prédication en langue vulgaire, des simples homélies au peuple qui les désertait avec obstination, comme en témoignent les prédicateurs eux-mêmes. « Bele douce gent », déclare amèrement l'un d'eux en commençant, « tant poi de vous comme il a repairié a

(1) *Sermons de Carême en dialecte wallon*, éd. E. Pasquet, *Mémoires publiés par l'Académie royale... de Belgique*. col. in 8° f. XLI Bruxelles 1888 p. 42 (ms. Université de Gand, fonds Serrure I f. 151 v). Ce développement, avec la référence précise à Roland et à Olivier, est un lieu commun des prédicateurs de cette époque.

(2) « *De donino Gevardo Abbate, qui monachos in sermone dormitantes per fabulam Arcturi excitavit*. In sollemnitate quadam cum Abbas Gevardus praedecessor huius, qui nunc est, verbum exhortationis in capitulo ad nos faceret et plures, maxime de conversis, dormire, nonnullos etiam stertere conspiceret, exclamavit : Audite, fratres, audite rem vobis novam et magnam proponam. Rex quidam fuit, qui Artus vocabatur. Hoc dicto, non processit sed ait : Videte, fratres, miseriam magnam. Quando locutus sum de Deo, dormitastis ; mox ut verba levitatis inserui, evigilantes erectis auribus omnes auscultare coepistis. Ego eidem sermoni interfui. Non solum personas spirituales sed saeculares diabolus per somnolentiam tentat et impedit » (*Caesarii Heisterbacensis Dialogus Miraculorum. Distinctio quarta : De tentatione, Capitulum XXXVI*, éd. Joseph Strange, Cologne 1851, f. I p. 105). On note que le stratagème de l'abbé visait principalement les convers, particulièrement endormis. Ainsi cette anecdote nous place d'emblée au cœur des problèmes qui vont être les nôtres, en montrant comment la prédication peut utiliser, mais utiliser péjorativement, la culture profane à l'intention d'un public intermédiaire entre le monde clérical et le monde laïque. D'autre part la *moralité* qu'en tire Césaire, qui voit dans la somnolence le péché des contemplatifs, est à la fois surprenante et révélatrice.

sainte glise (...) il m'i convendra parler. Car a ciaux et a celes qui n'i sunt, je n'i parlerai mie » (3). Peut-on lire pour le plaisir ces sermons qui ne furent pas écoutés avec plaisir ?

Et pourtant cette étude n'a pas même en compensation le mérite de la nouveauté ni celui de l'originalité. Elle n'a pas le mérite de la nouveauté, car ces sermons ont commencé à être édités et analysés il y a bien longtemps. Elle n'a pas le mérite de l'originalité, car ils bénéficient actuellement d'un regain d'intérêt.

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, historiens de l'église et historiens de la littérature s'intéressèrent à la prédication médiévale. En 1868, Albert Lecoy de la Marche publia son ouvrage, qui reste fondamental, sur *La chaire française au Moyen-Age, spécialement au XIII^e siècle, d'après les manuscrits contemporains*. Il fut imité par Louis Bourgain qui, reprenant le titre de son prédécesseur, publia en 1879 *La chaire française au XII^e siècle*. Vers la même époque paraissaient les volumes de *l'Histoire littéraire de la France* consacrés au même sujet. Tenant compte de ces travaux, Lecoy de la Marche donna en 1886 une seconde édition de son livre. Aucun de ces auteurs n'oppose systématiquement la prédication latine à la prédication en langue vulgaire et n'étudie cette dernière pour elle-même. Il y a une excellente raison à cela, c'est que le départ entre les deux prédications est très difficile à établir avec certitude comme on le verra bientôt, et qu'en outre de très nombreux sermons conservés en latin ont, de leur propre aveu, été traduits dans cette langue après avoir été prononcés en langue vulgaire. Mais cet amalgame a l'inconvénient d'écraser les sermons conservés en langue vulgaire sous le nombre et la qualité des sermons latins, et d'amener à les juger sur les mêmes critères esthétiques ou intellectuels, ce qui conduit à en faire peu de cas. A cela s'ajoute chez Lecoy de la Marche et surtout chez Bourgain un goût pour l'édification, voire pour l'hagiographie, que les humbles sermons romans anonymes ne pouvaient satisfaire. Si leurs ouvrages traitent de la prédication en langue vulgaire telle qu'on peut la reconstituer à partir des témoignages latins, ils ne parlent donc qu'incidemment, et finalement assez peu, des sermons conservés en langue vulgaire.

Ces derniers ont cependant intéressé, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, beaucoup de philologues romanistes et parmi les plus grands, Wendelin Förster, Paul Meyer, Hermann Suchier. Ces savants éditèrent entre 1880 et 1910 les collections les plus anciennes et les plus importantes de sermons romans, en traitant des questions de datation, de localisation, d'attribution, mais en laissant de côté tout ce qui ne relevait pas directement des problèmes de langue et d'histoire du texte, au point que dans plusieurs de ces éditions les citations scripturaires ne sont ni signalées ni identifiées. Le prix de ces textes, à leurs yeux, était de compter parmi les plus anciens vestiges de la prose littéraire romane.

(3) Ms. Paris BN Picardie 158, f. 131 r.

Ainsi les sermons en langue vulgaire étaient à cette époque étudiés de deux côtés, mais jamais complètement. Car les uns s'intéressaient aux sermons, mais non à la langue vulgaire et les autres à la langue vulgaire, mais non aux sermons. Cette présentation des faits est naturellement trop schématique. Un savant comme Samuel Berger, qui ne s'est pas occupé des sermons mais qui s'en est approché par le biais des traductions commentées des livres sacrés, a posé le problème spécifique de l'insertion de la littérature religieuse dans la langue vulgaire (4). Mais lui-même se borne le plus souvent à dresser un inventaire et à élucider les questions d'attribution. Pour tout dire, les sermons romans souffraient de leur situation ambiguë entre la littérature cléricale et la littérature en langue vulgaire.

Mais c'est justement cette situation ambiguë qui retient aujourd'hui l'attention d'une part des historiens des mentalités et de la civilisation, d'autre part des romanistes qui ne cherchent pas seulement à reconstituer des monuments littéraires mais également, si l'on peut dire, à comprendre le fonctionnement de la culture médiévale. Au carrefour de la littérature latine et de la littérature romane, de la culture savante et de sa vulgarisation, entachés, qui sait? d'apports *populaires*, les sermons en langue vulgaire tirent leur intérêt des raisons mêmes qui les avaient fait négliger par les historiens de la grande littérature, latine ou romane, et de la grande philosophie. Dans ce domaine Yves Lefèvre a joué un rôle de précurseur avec son étude et son édition de *l'Elucidarium*; le titre même de son ouvrage, *L'Elucidarium et les lucidaires*, met très bien en lumière, c'est le cas de le dire, d'une part l'aspect multiforme et indéfiniment ramifié d'une œuvre de ce genre, d'autre part le caractère essentiel des rapports entre le latin et la langue vulgaire et l'importance des traductions et des adaptations (5). Depuis cette date, un certain nombre de travaux sur la littérature didactique et religieuse en langue vulgaire ont vu le jour et, pour ce qui est plus particulièrement des sermons, des éditions nouvelles ont été publiées ou sont en préparation (6). Il y a beau temps, à vrai dire, que les romanistes soulignent la nécessité d'embrasser d'un seul regard les deux littératures, latine et romane, et les deux cultures, cléricale et profane, sans les réduire l'une à l'autre, sans les séparer à l'excès. Cette nécessité invite non seulement à démêler influences et origines dans la littérature romane, mais encore à s'intéresser aux marches frontières entre les deux littératures et entre les deux cultures, où se situent précisément les sermons en langue vulgaire.

D'une façon générale, la prédication est particulièrement intéressante par son rôle de vulgarisation, par son contenu *idéologique*, par sa forme

(4) S. Berger, *La Bible française au Moyen-Age*, Paris 1884, *Les bibles provençales et vaudoises*, Romania 1889 p. 353-421. *Nouvelles recherches sur les bibles provençales et catalanes*, Romania 1890, p. 505-561.

(5) Y. Lefèvre, *L'Elucidarium et les lucidaires*, Paris, 1954.

(6) Les éditions anciennes et récentes seront signalées en leur temps à propos de chaque recueil ainsi que les travaux en cours ou non publiés dont nous aurons eu connaissance.